



Je dis non

ROMAN

Wilkie Collins

JE DIS NON

Je dis non

LIVRE PREMIER À LA PENSION

LIVRE DEUXIÈME À LONDRES

LIVRE TROISIÈME NETHERWOODS

LIVRE QUATRIÈME VILLÉGIATURE

LIVRE CINQUIÈME AU COTTAGE

LIVRE SIXIÈME ICI ET LÀ

LIVRE SEPTIÈME LE CLINK

LIVRE HUITIÈME SARAH JETHRO

CONCLUSION CAUSERIE DANS L'ATELIER

Page de copyright

JE DIS NON

Wilkie Collins

LIVRE PREMIER À LA PENSION

CHAPITRE PREMIER

LE SOUPER CLANDESTIN

En dehors du dortoir, la nuit était paisible et sombre.

Une petite pluie tombait dans le jardin, trop doucement pour qu'on pût l'entendre ; grâce à l'absence de vent, pas une feuille ne bougeait ; le chien de garde s'était endormi, les chats étaient rentrés ; pas un souffle ne troublait le silence de la terre sous un ciel couleur de suie.

À l'intérieur du dortoir, la nuit n'était pas moins noire et moins paisible.

Miss Ladd connaissait trop bien ses devoirs de maîtresse de pension pour tolérer une lumière nocturne ; par conséquent, les élèves, fidèles observatrices de la règle, devaient être profondément endormies. De temps en temps pourtant, le calme absolu était légèrement troublé par l'une ou l'autre des jeunes filles se retournant sur son lit. C'était le seul bruit perceptible, puisqu'on ne saisissait même pas celui de la respiration des dormeuses.

Le premier son qui vint rappeler la vie et son animation fut purement machinal : c'était une horloge qui le causait. Venant des basses régions du logis, l'organe du père Temps déclara que, dans une heure, il serait minuit.

Une douce voix s'éleva languissamment du côté de la porte.

« Emily ! disait-elle, il est onze heures. »

Il n'y eut pas de réponse. Au bout de quelques instants, la voix languissante reprit sur un ton plus haut :

« Emily ! »

Une jeune fille, dont le lit était au fond du dortoir, soupira sous la pesante chaleur de la nuit, et dit ensuite :

« Est-ce vous, Cécilia ?

– Oui.

– Que voulez-vous ?

– Je commence à avoir faim, Emily. Est-ce que la nouvelle ne dort pas encore ? »

La nouvelle se chargea de répondre avec autant de promptitude que d'aigreur :

« Non, elle ne dort pas. »

Ayant un but particulier en perspective, les cinq vierges sages de la première classe de miss Ladd se tenaient éveillées depuis une heure, dans l'espoir que l'étrangère finirait par s'endormir, et voilà à quel résultat cette veille aboutissait ! Le bruit d'un fou rire courut tout

autour de la pièce, tandis que la nouvelle pensionnaire, mortifiée et blessée, exprimait nettement sa façon de penser à ce sujet.

« Vous me traitez indignement ! Vous vous méfiez de moi parce que je suis étrangère !

– Dites que nous ne vous connaissons pas, et vous serez plus près de la vérité, dit Émily, prenant la parole au nom de ses camarades.

– Comment pourriez-vous me connaître, puisque je ne suis arrivée que d’hier soir ? Je vous ai déjà dit que je m’appelle Francine de Sor. Maintenant, si vous voulez le savoir, j’ai dix-neuf ans et je viens des Indes occidentales. »

Ce fut encore Émily qui se chargea d’interpréter les sentiments de l’assistance.

« Mais pourquoi êtes-vous venue ici ? demanda-t-elle. Qui a jamais entendu parler d’une jeune fille entrant en pension juste au moment où commencent les vacances ? Vous avez dix-neuf ans, dites-vous ? Je suis d’un an plus jeune que vous et mon éducation est finie. Il y a parmi nous une autre pensionnaire d’un an plus jeune que moi et dont l’éducation est également terminée. Que vous reste-t-il encore à apprendre, à votre âge ?

– Tout ! s’écria l’originale des Indes occidentales en fondant en larmes. Je ne suis qu’une pauvre créature ignorante ; votre éducation aurait dû vous enseigner à me plaindre au lieu de vous moquer de moi. Je vous déteste ! C’est indigne ! indigne ! »

Quelques jeunes filles se mirent de nouveau à rire ; une autre, celle qui avait parlé la première, prit le parti de Francine.

« Ne faites pas attention à leurs rires, miss de Sor ; oui, c'est vrai, vous avez raison de nous accuser de manquer d'égards. »

Francine de Sor essuya ses yeux.

« Merci, qui que vous soyez, dit-elle vivement.

– Je m'appelle Cécilia Wyvil. Ce n'était peut-être pas précisément gentil à vous de nous dire que vous nous détestez. Mais comme, de notre côté, nous avons oublié les lois de la politesse, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de vous demander pardon. »

Cette manifestation généreuse sembla déplaire à celle des jeunes filles qui, selon toute apparence, régnait sur ses compagnes.

« Je peux vous dire une chose, Cécilia, fit-elle avec animation, c'est que vous ne me dépasserez pas en générosité. Allumez une bougie, je me dénoncerai moi-même si miss Ladd nous découvre. J'ai l'intention de donner une poignée de main à la nouvelle, et comment le pourrais-je dans l'obscurité ? Miss de Sor, mon nom de famille est Brown, et je suis la reine du dortoir. C'est moi, et non Cécilia, qui vous présente nos excuses si nous vous avons offensée. Cécilia est ma meilleure amie, mais je ne lui permets pas d'usurper mes droits... Oh ! quelle ravissante robe de nuit ! »

La lumière de la bougie venait de lui montrer Francine assise sur son lit et étalant autour de son cou assez de vraie dentelle pour faire

perdre à l'altière souveraine tout sentiment de la dignité royale.

« Sept schellings six pence ! » dit Émily dédaigneusement en portant son regard sur sa propre robe.

L'une après l'autre, toutes les jeunes filles cédèrent à l'attrait de la vraie dentelle. Les sveltes et les potelées, les blondes et les brunes, vinrent en longues draperies blanches tourner autour de la nouvelle élève, pour arriver bien vite à cette commune conclusion : « Que son père doit être riche ! »

Cette personne, si favorisée de la fortune sous le rapport de l'argent, l'était-elle à un égal degré quant à la beauté physique ?

La disposition des lits plaçait Francine de Sor entre Cécilia à droite et Émily à gauche. Si, par quelque hasard fantastique, un homme – disons, par respect des convenances, un médecin, marié, et suivi de la vigilante miss Ladd – était entré dans le dortoir et qu'on lui eût demandé ensuite ce qu'il pensait de ses occupantes, il n'aurait pas même mentionné Francine. Aveugle pour les coûteuses splendeurs de sa robe de nuit, il se serait borné à remarquer la longue distance du nez à la bouche, le menton opiniâtre, ...*[Page 6 et 7 absentes de l'édition reproduite – Texte anglais correspondant reproduit en note][1]*. . . En attendant, ses adorables yeux bleus se reposaient tendrement sur les tartes.

L'esprit dominateur d'Émily s'empara des rênes du gouvernement et sut assigner à chacune des jeunes filles présentes le rôle le mieux en rapport avec ses facultés.

« Miss de Sor, montrez-moi votre main. Ah ! oui, je m'en doutais. C'est vous qui avez le poignet le plus solide ; vous déboucherez les bouteilles. Mais si vous laissez sauter un seul bouchon, pas une goutte de limonade ne vous humectera le gosier. Effie, Annis, Priscilla, comme vous êtes notoirement très paresseuses, c'est vous donner un vrai témoignage de bonté que de vous procurer du travail. Effie, débarrassez la table de toilette, faites disparaître peignes, brosses et miroirs. Annis, déchirez les feuilles de votre cahier de versions, elles nous serviront d'assiettes... Non ! c'est moi qui débatterai, que personne ne touche aux corbeilles ! Priscilla, ma chère, vous avez les plus jolies oreilles du monde, c'est vous qui ferez sentinelle près de la porte. Cécilia, quand vous aurez fini de dévorer les tartes des yeux, vous prendrez les ciseaux (permettez-moi, miss de Sor, de m'excuser de la façon mesquine dont cette pension est tenue : les fourchettes et les couteaux sont comptés et mis sous clef tous les soirs)... je vous disais donc, Cécilia, de prendre une paire de ciseaux et de découper le gâteau dont vous voudrez bien ne pas garder la plus grosse part. Êtes-vous prêtes ? Très bien. Maintenant prenez modèle sur moi. Causez si bon vous semble, mais pas trop fort. Un mot avant de commencer. En pareil cas, les hommes portent des santés ; imitons les hommes. L'une de vous est-elle capable de formuler un toast ? Non. Cela retombe sur moi comme d'habitude. Voici mon premier toast : À bas les pensions ! à bas les maîtresses ! surtout la dernière venue !... Miséricorde ! comme ça pique. »

Le gaz de la limonade venait de prendre la discoureuse à la gorge, ce qui arrêta brusquement le cours de son éloquence. Personne ne s'en plaignit. Sauf les estomacs faibles, qui donc se soucie d'éloquence en face d'une table bien servie ? Il n'y avait pas d'estomacs faibles dans le dortoir. Avec quelle inépuisable énergie buvaient et mangeaient les

jeunes élèves de miss Ladd ! Avec quel entrain elles profitaient du délicieux privilège de dire des folies ! Et – hélas ! hélas ! – combien furent vains plus tard leurs essais pour renouveler le plaisir alors sans mélange de se bourrer de tartes et de limonade !

Dans l'œuvre incompréhensible de la création, il ne semble pas y avoir de bonheur humain, pas même celui des pensionnaires, qui soit jamais complet. Au moment où la fête tirait à sa fin, elle fut troublée par un avertissement de la sentinelle placée près de la porte.

« Soufflez la bougie ! dit à voix basse Priscilla, il y a quelqu'un dans l'escalier. »

CHAPITRE II

BIOGRAPHIE DANS LE DORTOIR

La bougie fut éteinte aussitôt et chacune des jeunes filles se glissa silencieusement jusqu'à son lit, prêtant l'oreille.

Pour seconder la vigilance de la sentinelle, on avait laissé la porte entr'ouverte, précaution qui permit d'entendre craquer les marches du vieil escalier. Au bout d'une minute, le silence se rétablit, puis le grincement continua de nouveau, mais plus faible cette fois et pour disparaître bientôt. Le calme naturel de l'heure de minuit ne fut plus troublé.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Est-ce qu'une des nombreuses subordonnées de miss Ladd avait entendu le bruit des voix et était montée pour surprendre les jeunes filles en flagrant délit ? Jusque-là la chose n'avait rien d'extraordinaire. Mais était-il probable que le sentiment du devoir d'une sous-maîtresse se fût modifié au milieu des escaliers et l'eût fait rebrousser chemin ? Cette supposition devenait absurde dès qu'on l'examinait. Et pourtant quelle autre explication imaginer ? Francine fut la première à suggérer une hypothèse. Saisie d'un brusque frisson sur son lit, elle s'écria :

« Pour l'amour du ciel, rallumez la bougie ! c'est un fantôme !

– Débarrassez le souper, folles que vous êtes, afin que le fantôme ne puisse pas nous dénoncer à miss Ladd. »

C'est avec ce conseil pratique qu'Émily étouffa une panique imminente. On ferma la porte, la bougie fut rallumée, toute trace du souper disparut. Pendant cinq minutes encore, on tendit l'oreille du côté de l'escalier. Aucun son ne se fit entendre ; ni sous-maîtresse, ni fantôme de sous-maîtresse ne parut sur le seuil du dortoir.

Ayant mangé son souper, Cécilia n'avait plus d'inquiétude ; elle pouvait mettre toute sa lucidité d'esprit au service de ses camarades.

« Eh bien, voulez-vous que je vous dise, reprit-elle de sa voix douce et persuasive, je crois que lorsque nous avons entendu le craquement, il n'y avait personne dans l'escalier. La nuit, ces vieilles maisons ont presque toujours des bruits étranges. Vous savez qu'on assure que ces escaliers ont plus de cent ans. »

Les jeunes filles échangèrent des regards rassurés, mais elles ne dirent pas un mot : on attendait l'opinion de la reine. Emily, selon sa coutume, justifia la confiance qu'on avait en elle en découvrant un procédé ingénieux pour mettre à l'épreuve l'explication de Cécilia.

« Continuons de causer, dit-elle ; si Cécilia a raison, toutes les maîtresses sont endormies, et nous n'avons rien à craindre d'elles. Si Cécilia se trompe, nous ne tarderons pas à voir surgir l'une ou l'autre à la porte. Ne vous effrayez pas, miss Francine ; être surprise en train de causer pendant la nuit ne rapporte qu'une réprimande. Être surprise avec une lumière rapporte une punition. Éteignez la bougie. »

Mais Francine croyait trop sincèrement au fantôme pour être ébranlée.

« Oh ! ne me laissez pas dans l'obscurité ! dit-elle toute frémissante. Si nous sommes découvertes, je subirai la punition.

– Vous vous y engagez sur l'honneur ? demanda Emily.

– Oui ! oui ! »

La reine, qui était d'humeur enjouée, reprit :

« Ne sera-ce pas drôle de voir une grande fille de cet âge débiter comme pensionnaire par une punition ? Causons donc. Puis-je vous demander si vous êtes étrangère, miss de Sor ?

– Mon père est un gentilhomme espagnol, répondit Francine avec dignité.

– Et votre maman ?

– Maman est Anglaise.

– Et vous avez toujours vécu aux Indes occidentales ?

– J’ai toujours vécu à l’île de San-Domingo. »

Émily comptait sur ses doigts les particularités ainsi récemment découvertes sur le caractère de la fille de M. de Sor : Ignorante, – superstitieuse, – riche.

« Savez-vous, ma chère, – pardonnez ma familiarité, – savez-vous que vous êtes une créature fort intéressante ? Il faut absolument que, pour l’agrément du dortoir, vous nous en disiez un peu plus sur votre compte. Qu’avez-vous fait toute votre vie ? Et surtout qu’est-ce qui vous amène ici ? Avant que vous commenciez, je dois, au nom de toute l’assistance, vous poser une condition. Sous aucun prétexte, ne vous avisez de nous donner des renseignements instructifs sur les Indes occidentales. »

Francine désappointa son auditoire.

Elle ne demanderait pas mieux que de satisfaire la curiosité de ces demoiselles ; mais elle était tout à fait incapable de disposer les événements dans l’ordre nécessaire au plus simple récit.

Émily serait donc obligée de lui venir en aide en la questionnant.

Le résultat justifia, dans une certaine mesure, cette curiosité. On sut du moins à quoi s'en tenir sur les raisons qui motivaient l'entrée en pension d'une nouvelle élève au commencement des vacances.

Le frère aîné de M. de Sor lui avait laissé un magnifique domaine à San-Domingo, et de plus une belle fortune, argent comptant, à une seule condition, c'est qu'il continuerait à résider dans l'île. La question de la dépense devenue ainsi indifférente à sa famille, Francine avait été envoyée en Angleterre et spécialement recommandée à miss Ladd, comme une jeune fille pourvue de superbes espérances, mais, en même temps, dépourvue de l'éducation la plus élémentaire. Sur le conseil de miss Ladd elle-même, le voyage avait été arrangé de manière à ce qu'on pût employer les vacances au travail. Francine devait être emmenée à Brighton, où elle recevrait les leçons d'excellents maîtres. Avec une avance de six semaines, on pouvait lui faire réparer quelque peu le temps perdu et lui épargner, à la rentrée des classes, la mortification de se voir reléguer au même rang que les plus petites élèves de la maison.

Dès que l'interrogatoire de Francine de Sor fut arrivé là, on ne le poursuivit pas plus loin. L'intérêt en était fort diminué maintenant ; on savait le mot de la plus attrayante énigme. Francine, avec une certaine finesse, se donna le mérite d'avoir pensé elle-même à raconter son histoire.

« Est-ce que ce n'est pas mon tour ? dit-elle. N'ai-je pas le droit de savoir aussi qui vous êtes ? Puis-je vous prier de commencer, miss Emily ? Tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, c'est que votre nom de famille est Brown. »

Émily leva la main pour réclamer le silence.

Le mystérieux craquement de l'escalier avait-il donc résonné de nouveau ? Non, le bruit qui venait de frapper la fine oreille d'Émily partait des lits placés en face du sien. N'étant plus tenues en éveil ni par la curiosité, ni par l'inquiétude, Effie, Annis et Priscilla avaient succombé à la double influence d'une nuit chaude et d'un souper copieux. Elles dormaient ! elles dormaient de tout leur cœur, et la plus grosse des trois ronflait, – mais doucement, ainsi qu'il convient à une jeune lady.

N'importe ! en sa qualité de reine, Émily avait à cœur la tenue correcte du dortoir, et, devant la nouvelle, elle fut choquée de l'inconvenance de ce sommeil trop expressif.

« Si jamais cette fille attrape un amoureux, dit-elle avec indignation, je regarderai comme mon devoir d'avertir l'infortuné avant qu'il l'épouse. Elle porte le nom ridicule d'Euphémia. Ses yeux sont ternes, ses cheveux fades, son teint incolore. Naturellement il doit vous déplaire d'entendre ronfler. Pardon si je vous tourne le dos, je m'en vais lui jeter ma pantoufle à la tête. »

La douce voix de Cécilia – voix très endormie – s'éleva en faveur de la miséricorde.

« Elle ne peut pas s'en empêcher, la pauvre Effie, et réellement ce n'est pas assez bruyant pour nous gêner.

– Vous, du moins, cela ne vous gêne pas. Un peu de courage, Cécilia. Nous sommes fort éveillées par ici, et Francine trouve que c'est à notre

tour de nous ouvrir à elle. »

Un murmure, s'éteignant doucement dans un long soupir, fut la seule réponse de Cécilia. La charmante fille venait de succomber à son tour à l'influence soporifique du souper et de la température. Un instant la contagion somnolente parut même sur le point de se communiquer à Francine ; sa large bouche s'ouvrit dans un interminable bâillement.

« Allons ! bonne nuit ! » lui dit Émily.

Mais Francine se ranima instantanément.

« Non, dit-elle, vous vous trompez bien si vous vous imaginez que je vais dormir. Je vous écoute avec un vif intérêt, miss Émily. »

Émily ne parut pas en humeur de l'intéresser. Elle parla du temps qu'il faisait.

« Il me semble que le vent se lève, » dit-elle.

Le doute à ce sujet était impossible, on entendait bruire les feuilles, et la pluie tombait avec force contre les fenêtres.

Francine, ainsi que son menton le proclamait aux physionomistes, était fort entêtée. Résolue à en venir à ses fins, elle employa le système d'Émily, elle posa des questions.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes pensionnaire ?

– Trois ans.

– Avez-vous des frères et sœurs ?

– Je suis fille unique.

– Votre père et votre mère sont-ils vivants ? »

Émily se redressa subitement.

« Attendez, dit-elle. Je crois qu'on l'entend de nouveau.

– Le craquement de l'escalier ?

– Oui. »

Ou elle se trompait, ou le changement survenu au dehors ne permettait pas de saisir aussi bien qu'auparavant les bruits légers de l'intérieur. Le vent continuait à s'élever, et son passage à travers les grands arbres du jardin rappelait l'assaut des vagues sur la grève. Sous son souffle, la pluie, devenue une violente averse, se précipitait en rafales sur les vitres.

« On dirait presque une tempête, n'est-ce pas ? » dit Émily.

La dernière question de Francine n'avait pas encore reçu de réponse. Elle la renouvela obstinément.

« Ne vous inquiétez pas du temps qu'il fait et parlez-moi de votre père et de votre mère. Sont-ils vivants encore ? »

La réponse d'Émily ne se rapporta qu'à un seul de ses parents.

« Ma mère est morte avant que mon âge me permît de sentir sa perte.

– Et votre père ? »

Émily répondit en parlant d'une sœur de son père.

« Ma tante a toujours été une seconde mère pour moi. Mon histoire est, sur un point, la contre-partie de la vôtre. Vous êtes devenue riche tout à coup, et moi je suis, non moins brusquement, devenue pauvre. La fortune de ma tante devait être la mienne au cas où je lui survivrais. Mais cette fortune a été entraînée dans la déconfiture d'une banque. Maintenant, ma tante doit joindre les deux bouts avec un revenu de deux cents livres, et moi, en quittant la pension, il me faudra gagner ma vie.

– Sûrement votre père peut vous venir en aide ? dit Francine avec persistance.

– Sa fortune consistait en terres (la voix de la jeune fille tremblait). Le domaine, qui est substitué, revenait au plus proche héritier mâle. »

La timidité délicate qui recule à l'idée de réveiller un souvenir douloureux ou pénible ne comptait point parmi les faiblesses de Francine.

« Dois-je comprendre que votre père est mort ? »

Les gens dépourvus de tact nous tiennent à leur merci. D'une voix basse et grave, qui révélait une sensibilité contenue, Emily finit par céder à l'importune questionneuse.

« Oui, dit-elle, mon père est mort.

– Il y a longtemps ?

– D'autres diraient peut-être qu'il y a longtemps. J'aimais extrêmement mon père. Depuis quatre ans qu'il est mort, je ne peux pas parler de lui sans que mon cœur se gonfle à éclater. Je ne me laisse pas facilement accabler par le chagrin, miss Francine ; mais cette mort a été si brusque ! Quand je l'ai apprise, il était déjà dans sa tombe. Et il était si bon pour moi ! si bon pour moi ! »

La vive et gaie petite créature, l'altière souveraine du dortoir, l'âme de la pension, cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes.

Étonnée et – pour lui rendre justice – un peu confuse, Francine chercha à s'excuser. Emily était trop généreuse pour lui garder rancune de sa cruelle obstination.

« Non, je n'ai rien à pardonner. Ce n'est pas votre faute. Les autres jeunes filles à qui leur père manque ont des mères, des frères, des sœurs ; elles prennent plus facilement leur parti d'une perte comme la mienne. Ne vous excusez pas.

– Mais je voudrais vous persuader de ma sympathie, reprit Francine, dont la figure, la voix et les manières n'exprimaient

cependant que l'indifférence. Quand mon oncle est mort en nous laissant tout son argent, papa a été bouleversé, mais il comptait sur le temps pour se guérir de son chagrin.

– Jusqu'ici, Francine, ce grand guérisseur s'est trouvé impuissant avec moi. Peut-être ai-je une mauvaise nature, mais l'espoir d'une future réunion dans un monde meilleur est trop faible et trop lointain pour me consoler. Laissons cela. Parlons plutôt de la bonne créature endormie à côté de vous. Vous ai-je dit que j'aurai à gagner mon pain au sortir de pension ? Cécilia s'est informée dans ses lettres à sa famille et m'a découvert un emploi. Pas celui de gouvernante. Quelque chose de tout à fait exceptionnel. Je vais vous expliquer de quoi il s'agit. »

Dans ce bref intervalle, le temps avait changé encore, le vent soufflait toujours avec force, mais la pluie diminuait de violence ; du moins, son clapotement ne résonnait plus sur les carreaux.

Émily commença. Pleine de gratitude envers son amie, elle ne songea point à observer l'air ennuyé avec lequel Francine s'installait sur son oreiller pour écouter les louanges de Cécilia. La plus ravissante des pensionnaires ne pouvait guère intéresser une jeune personne gratifiée par la nature d'un long menton opiniâtre et d'yeux percés d'une façon absolument malheureuse. Le récit, qu'accompagnaient les plaintes monotones du vent, coulait doucement des lèvres d'Émily. Peu à peu les yeux de Francine se fermèrent pour se rouvrir au bout d'un instant et se refermer encore. À un certain point de sa narration, la mémoire d'Émily resta indécise entre deux événements. S'étant arrêtée afin de réfléchir, la jeune fille remarqua le silence de Francine. Elle l'examina. Miss de Sor dormait.

« Elle aurait pu me prévenir qu'elle était fatiguée, fit tranquillement Emily. Eh bien, ce que j'ai à faire de mieux, c'est d'éteindre ma bougie et de suivre son exemple. »

Au moment où elle prenait l'éteignoir, la porte du dortoir s'ouvrit subitement du dehors. Une grande femme, drapée dans une robe noire, se tenait sur le seuil, les yeux fixés sur Emily.

CHAPITRE III

MISS JETHRO

La main étroite et effilée de la femme désignait la bougie.

« Ne l'éteignez pas ! »

Tout en parlant, la femme faisait du regard le tour de la pièce pour s'assurer que les autres jeunes filles étaient bien endormies.

Emily laissa retomber l'éteignoir.

« Naturellement, vous comptez nous dénoncer, dit-elle. Je suis la seule éveillée, miss Jethro : mettez la faute sur moi.

– Je n'ai nullement l'intention de vous dénoncer, mais j'ai quelque chose à vous dire. »

Elle fit une pause et repoussa de la main les lourds bandeaux noirs rayés de gris qui lui couvraient les tempes. Ses yeux larges, sombres, un peu obscurcis, se posaient sur Émily avec une expression de curiosité douloureuse.

« Quand vos amies se réveilleront, demain matin, vous pourrez leur dire que la nouvelle maîtresse, si antipathique à tous, a quitté la pension. »

Pour cette fois, la promptitude d'esprit d'Émily fut en défaut.

« Vous partez ! dit-elle avec étonnement, vous qui n'êtes ici que depuis Pâques ! »

Miss Jethro poursuivit, sans paraître s'apercevoir de l'air effaré d'Émily :

« Je ne suis pas très forte, puis-je m'appuyer un peu sur votre lit ? »

Remarquable en toute occasion par son imperturbable sang-froid, miss Jethro avait la voix tremblante en présentant cette requête : requête assez singulière, puisqu'il y avait là des chaises à sa disposition.

Émily lui fit place avec la physionomie de quelqu'un qui rêve.

« Je vous demande pardon, miss Jethro, mais une chose que je ne puis souffrir, c'est d'être intriguée. Si votre intention n'est pas de nous dénoncer, pourquoi êtes-vous ici ? »

L'explication de miss Jethro ne fut pas de nature à calmer la surprise excitée par sa façon d'agir.

« J'ai été assez vile, répliqua-t-elle, pour écouter à la porte, et je vous ai entendue parler de votre père. Je voulais en entendre davantage. Voilà pourquoi je suis entrée.

– Vous avez connu mon père ! s'écria Emily.

– Je crois l'avoir connu. Mais son nom est si commun, il y a tant de James Brown en Angleterre, que je crains de me tromper. Vous venez de dire qu'il est mort depuis près de quatre ans. Pouvez-vous mentionner quelque particularité qui éclaircirait mes doutes ? Mais vous trouvez peut-être que je prends là une grande liberté... »

Emily l'interrompt.

« Je vous aiderais bien volontiers, dit-elle ; seulement, à cette époque, j'étais malade, et on m'avait envoyée chez des amis en Écosse pour essayer du changement d'air. La nouvelle de la mort de mon père occasionna une rechute. Des semaines s'écoulèrent avant que je fusse assez forte pour voyager, des semaines et des semaines avant qu'on me permit de visiter sa tombe. Je ne puis que vous répéter ce que m'a dit ma tante. Il a succombé à une maladie de cœur. »

Miss Jethro tressaillit.

Emily la regarda pour la première fois avec une ombre de méfiance dans les yeux.

« Qu'ai-je dit qui ait pu vous étonner à ce point ?

– Rien ; je suis nerveuse par ce temps d'orage, ne faites pas attention à moi. »

Brusquement elle revint à ses questions :

« Pourriez-vous me dire la date exacte du décès de votre père ?

– Certainement. Il a eu lieu le 30 septembre, il y aura bientôt quatre ans... »

Elle attendit une réponse. Miss Jethro demeura silencieuse.

« Et nous sommes aujourd'hui le 30 juin 1881, continua Emily. Maintenant vous voilà au fait. Était-ce mon père que vous connaissiez ? »

Miss Jethro répondit, comme poussée par une sorte d'impulsion machinale, en employant les mêmes termes :

« C'était votre père que je connaissais. »

L'instinct de défiance d'Emily persistait encore.

« Je ne l'ai jamais entendu parler de vous, » dit-elle.

Dans sa jeunesse, l'institutrice avait dû être fort belle. Ses grands traits réguliers donnaient encore l'idée d'un type impérial, quoique décelant peut-être une origine hébraïque. À l'observation d'Emily : « Je

ne l'ai jamais entendu parler de vous, » un flot de sang vint colorer ses joues pâles, et ses yeux ternes eurent un rapide éclair. Quittant pour une seconde sa place sur le lit, elle se leva et fit quelques pas afin de dominer l'émotion qui la secouait de la tête aux pieds.

« Que cette nuit est chaude ! » dit-elle avec un soupir.

Puis elle ajouta, sans transition :

« Je ne suis pas surprise que votre père ne m'ait point nommée devant *vous*. »

Elle prononçait nettement, mais sa figure était devenue plus pâle qu'auparavant, presque livide. Elle se rassit sur le lit.

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous avant que je m'en aille, demanda-t-elle, quelque chose qui ne vous imposerait aucune obligation envers moi ? »

Ses yeux noirs, jadis d'une irrésistible beauté, avaient pris une expression de tristesse suppliante, dont Émilie fut émue ; la généreuse fille se reprocha d'avoir pu douter de l'amie de son père.

« Est-ce que vous pensez à lui, dit-elle doucement, lorsque vous désirez m'être utile ? »

Miss Jethro ne répondit pas directement.

« Vous aimiez votre père, n'est-ce pas ? dit-elle dans un faible murmure. Vous disiez justement à votre camarade que vous ne

pouviez penser à lui sans que votre cœur se gonflât ?

– Je n'ai dit que la vérité, » répliqua simplement Emily.

Miss Jethro frissonna – par cette nuit si chaude – frissonna comme si un courant d'air glacial eût passé sur elle.

Emily étendit la main, les yeux brillants du sentiment affectueux éveillé en elle.

« Je crains de ne pas vous avoir rendu justice, dit-elle ; voulez-vous me pardonner et m'accorder une poignée de main ? »

Miss Jethro se recula brusquement.

« Voyez donc la bougie, » dit-elle vivement.

La bougie était sur le point de s'éteindre, Emily offrit encore sa main ; miss Jethro ne voulut pas la voir.

« Il me reste tout juste assez de lumière pour retrouver mon chemin jusqu'à la porte. Bonne nuit et adieu ! »

Emily avait eu le temps de saisir un pli de sa robe.

« Pourquoi ne voulez-vous pas me donner la main ? » demanda-t-elle.

La mèche de la bougie venait de tomber, les laissant dans les ténèbres. Emily tenait toujours résolument la robe.

Avec ou sans lumière, elle était déterminée à obtenir une explication de miss Jethro.

Elles avaient jusqu'alors parlé d'un ton contenu, de crainte d'éveiller les dormeuses. L'obscurité produisit son effet habituel et leur fit encore baisser la voix.

« Assurément, murmurait Émily, l'amie de mon père doit être mon amie.

– Ne parlons pas de cela.

– Pourquoi ?

– Vous ne pourrez jamais être mon amie.

– Et pourquoi pas ?

– Laissez-moi partir. »

La dignité d'Émily lui interdisait de nouvelles instances.

« Pardon de vous avoir retenue contre votre gré, » dit-elle.

Ses doigts lâchèrent l'étoffe.

De son côté, miss Jethro céda subitement.

« Je regrette d'avoir montré tant d'obstination, reprit-elle ; si vous me méprisez, je n'aurai, après tout, que ce que je mérite... »

Son souffle brûlant passa sur le visage d'Emily ; elle se pencha vers elle comme pour une confession.

« Sachez donc que je suis indigne de votre confiance, indigne de votre amitié.

– Je ne vous crois pas. »

Miss Jethro soupira amèrement.

« Jeune, confiante et généreuse ! Autrefois, j'étais comme vous. »

Elle fit une pause pour comprimer l'explosion de désespoir prête à lui échapper. Au bout d'un instant, elle reprenait d'une voix ferme :

« Qu'il soit donc fait selon votre volonté ! Quelqu'un – j'ignore s'il appartient à cette maison ou s'il est étranger – quelqu'un m'a trahie près de la directrice. Une misérable dans ma situation soupçonne tout le monde sans motif et sans excuse. Je vous ai entendues causer, quand régulièrement vous auriez dû dormir. Vous m'avez toutes en aversion. Qui sait si celle qui m'a dénoncée n'était pas parmi vous ? Supposition absurde pour un esprit bien équilibré ! Je montai la moitié des escaliers, puis, honteuse de moi-même, je retournai dans ma chambre. Que n'ai-je pu y trouver le sommeil ! Enfin, cela ne devait pas être. Mes soupçons me tinrent éveillée, je me levai de nouveau. Vous savez ce que j'ai entendu de l'autre côté de la porte et pourquoi cela m'a intéressée. Votre père ne m'a jamais dit qu'il avait une fille. Miss

Brown, ici, était pour moi une miss Brown quelconque ; je n'avais pas le moindre pressentiment de ce que vous étiez. Mais que vous importe tout cela ? Miss Ladd a été miséricordieuse, elle me laisse partir sans me démasquer. Ne devinez-vous pas ce qui est arrivé ?... Non ? Pas encore ?... Est-ce l'innocence ou la bonté qui vous rend la compréhension si lente ? Écoutez ! je n'ai obtenu mon admission dans cette maison respectable qu'au moyen de fausses références, et la fraude s'est découverte. À présent, voyez s'il est possible d'être l'amie d'une femme telle que moi ! Encore une fois, bonne nuit et adieu !

– Dites-moi bonne nuit, mais non pas adieu, repartit Émily. Permettez-moi de vous revoir.

– Jamais ! »

Le bruit d'une porte refermée avec soin retentit faiblement, dans les ténèbres. Elle avait parlé, elle était partie. Émily ne devait plus la rencontrer jamais.

Malheureuse, intéressante, incompréhensible créature ! problème examiné par Émily tant qu'elle ne dormit pas, fantôme de ses rêves dès que le sommeil eut fermé ses yeux.

« Est-elle bonne ou mauvaise ? se demandait la jeune fille. Elle est fausse et vile, puisqu'elle écoutait aux portes ; elle est loyale, puisqu'elle m'a fait cet aveu déshonorant. Une amie de mon père, et elle ignorait qu'il eût une fille ! Intelligente, distinguée, elle s'abaisse à se servir de fausses références ! Qui pourrait concilier de telles anomalies ? »

L'aurore vint éclairer la fenêtre, l'aurore du jour mémorable qui, pour Émily, devait commencer une nouvelle vie. Les années étaient devant elle, et les années, dans leur cours, révèlent les mystères de la mort et de la vie.

CHAPITRE IV

LE MAÎTRE DE DESSIN

Francine fut éveillée le lendemain par l'une des bonnes qui lui apportait son déjeuner sur un plateau. Surprise de cet encouragement à la paresse dans une institution consacrée à la pratique de toutes les vertus, elle regarda autour d'elle. Le dortoir était désert.

« Toutes ces demoiselles sont au travail depuis deux heures, miss, dit la bonne, il y a bel âge que le déjeuner est fini. C'est la faute de miss Émily qui n'a pas voulu qu'on vous éveillât, en disant qu'on n'avait pas besoin de vous en bas et que, par conséquent, mieux valait vous traiter comme une visiteuse. Miss Cécilia était tourmentée à l'idée que vous vous passeriez de votre déjeuner, et vous l'a fait réserver par la femme de charge. Excusez, miss, si le thé est froid ; c'est aujourd'hui le grand jour où nous sommes sens dessus dessous.

Interrogée au sujet du « grand jour » et de ce qui allait s'y passer, la bonne apprit à Francine que le premier jour des vacances était aussi le jour de la distribution des prix en présence des parents, tuteurs et amis des élèves. L'agrément y avait sa part sous la forme de cette terrible épreuve de la patience humaine qu'on appelle récitation des